

**Le baptême de Jésus**  
**(Lc 3, 15-16. 21-22)**  
*Homélie du Baptême de Jésus C*

Aujourd'hui, nous célébrons le baptême de Jésus par Jean le Baptiste dans les eaux du Jourdain. Avec cette fête s'achève le temps liturgique de Noël et demain nous retrouverons le temps ordinaire. Mais comment se fait-il que le baptême de Jésus, événement qui a lieu presque trente ans plus tard après la naissance de Jésus, soit amené à conclure le temps de Noël, pendant lequel nous avons célébré la naissance de Jésus, la maternité divine de Marie et l'adoration des mages ? Mais surtout un temps pendant lequel nous avons été invités à méditer sur le mystère de l'incarnation, c'est-à-dire sur le mystère de Dieu fait homme en Jésus-Christ, le mystère de l'union de la divinité avec l'humanité.

L'Eglise nous en donne l'explication dans l'antienne du cantique de Marie, le jour de l'Epiphanie, en nous enseignant que trois mystères n'en font qu'un : l'adoration des mages, le baptême de Jésus et les noces de Cana. Voici ce qu'affirme cette antienne :

*« Nous célébrons trois mystères en ce jour [de l'Epiphanie] :  
aujourd'hui l'étoile a conduit les mages vers la crèche ;  
aujourd'hui l'eau fut changée en vin aux noces de Cana ;  
aujourd'hui le Christ a été baptisé par Jean dans le Jourdain  
pour nous sauver, alleluia. »*  
(Cantique de Marie)

Et l'antienne du Cantique de Zacharie aux laudes de cette même fête de l'Epiphanie nous révèle l'unité profonde qui relie ces trois mystères :

*« Aujourd'hui, l'Église est unie à son Époux:  
le Christ, au Jourdain, la purifie de ses fautes,  
les mages apportent leurs présents aux noces royales,  
l'eau est changée en vin, pour la joie des convives,  
alléluia ! »*  
(Cantique de Zacharie)

D'après cette antienne, l'adoration des mages, le baptême de Jésus et les noces de Cana nous font entrer, chacun pour sa part, dans le mystère du mariage du Christ et de son Eglise, qui réalise le mystère de l'union de la divinité avec l'humanité. Dans ces deux antiennes, le baptême de Jésus, relativement à ces noces, est présenté comme étant la purification des fautes de l'Eglise, purification par laquelle elle est sauvée. N'est-ce pas étrange dans la mesure où ce n'est pas l'Eglise qui est baptisée mais Jésus lui-même ? Quel est ce paradoxe ?

Vous savez que le baptême de Jean n'a rien à voir avec le baptême chrétien qui est un sacrement. Un sacrement est une action symbolique, accomplie par le ministère de l'Eglise, qui réalise effectivement ce qu'elle signifie symboliquement. Dans le baptême chrétien, du moins tel qu'il se pratiquait à l'origine, celui qui était baptisé subissait une plongée dans l'eau suivie d'une résurgence de l'eau, répétée trois fois, une pour chaque personne de la Trinité sainte. Il s'agissait donc d'une mort et d'une résurrection symboliques qui réalisaient une plongée du baptisé dans la mort et la résurrection du Christ pour une

participation à cette mort et cette résurrection. Tel est l'enseignement de l'apôtre Paul aux Romains : « Ignorez-vous que, baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle » (Rm 6, 3-4).

Il n'en était pas de même du baptême de Jean. En se faisant baptiser par Jean, chaque juif se contentait de faire de cet acte symbolique l'affirmation de sa volonté de se convertir. Et c'est la raison pour laquelle Jean Baptiste se met en colère contre les scribes et les pharisiens qui viennent se faire baptiser par lui, parce qu'il sait que ceux-ci n'ont aucune intention de changer de vie, persuadés qu'ils sont d'être des justes aux yeux de Dieu. Et c'est aussi la raison pour laquelle Jean Baptiste commence par refuser de baptiser Jésus dont il sait qu'il n'a pas besoin de conversion, ainsi qu'en témoigne l'évangéliste Matthieu qui nous rapporte les paroles de Jean à l'adresse de Jésus qui demande son baptême : « C'est moi qui aie besoin d'être baptisé par toi, et c'est toi qui viendrais à moi ? »

Si Jésus demande à Jean de le baptiser, ce n'est pas pour affirmer son intention de se convertir, puisqu'il ne connaît pas le péché. C'est pour se mettre au rang des pécheurs, c'est pour affirmer qu'il vient assumer notre condition de pécheurs. Comme nous l'enseigne l'apôtre Paul : « Lui qui n'avait pas connu le péché, il s'est fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu. » (2 Co 5, 21). Le Christ se fait donc péché en assumant notre condition de pécheur, avec toutes ses conséquences, comme la souffrance et la mort, non pas par nécessité, mais volontairement, afin qu'en les assumant de l'intérieur, il vienne les vivre d'une manière conforme à la volonté de Dieu, et puisse ainsi nous sauver, non pas en nous montrant seulement ce qu'il faut faire, mais en nous faisant participer à ce qui s'est accompli en lui. Comme nous l'enseigne saint Augustin : « Sans subir lui-même de changement, il assume la créature pour la changer, il fait de nous un seul homme avec lui, tête et corps. »<sup>1</sup>

L'incarnation, ce n'est donc pas seulement que Dieu se fait homme dans le Christ. C'est aussi que, dans le Christ, Dieu le Verbe vient épouser notre condition d'hommes pécheurs. C'est ce qu'affirme Jean l'évangéliste dans le prologue de son évangile : « Et le Verbe devint chair » (Jn 1, 13), la chair désignant dans le Nouveau Testament la condition de l'homme pécheur, privé de l'Esprit de Dieu. C'est aussi ce qu'affirme l'apôtre Paul, dans son épître aux Philippiens (Ph 2, 6-8), quand il nous décrit le double abaissement du Christ. Par le premier abaissement, « le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur ». Par le second abaissement, « devenu semblable aux hommes, reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix », autrement dit il s'est abaissé jusqu'à subir ce qui relève de la condition de l'homme pécheur : la souffrance et la mort.

Si le Christ nous sauve par ses souffrances et sa mort, c'est parce qu'il a vécu ces souffrances et cette mort, dans une totale soumission à la volonté de son Père. Et désormais « rendu parfait par ces souffrances », comme nous l'enseigne l'épître aux Hébreux, ressuscité des morts, éternellement vivant et éternellement présent à chacun de nous, il peut nous rendre participants de ses états intérieurs, nous permettant ainsi de vivre à notre tour ces situations extrêmement difficiles que sont la souffrance et la mort, dans une totale conformité à la volonté de Dieu.

---

<sup>1</sup> Saint Augustin, *Commentaire sur le psaume 85*, Corpus Christianorum, series Latina (Turnhout), p. 1177, cité dans Liturgie des Heures à l'Office des Lectures du mercredi de la 5<sup>ème</sup> semaine de Carême, tome II, p. 282.

La maladie, la souffrance et la mort sont la conséquence du péché originel. Elles ne sont pas un châtement mais une pédagogie solidaire à travers laquelle Dieu cherche à nous ramener à lui. Le péché originel, c'est le refus de l'être humain de dépendre totalement de Dieu, de se recevoir de lui à chaque instant ; c'est la volonté de se prendre pour Dieu, de décider par lui-même de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas. Jamais le péché originel n'a été aussi actuel à travers la volonté de certains de transgresser les lois naturelles : mariage pour tous, avortement, euthanasie, utérus artificiel, écologie politique consumériste, etc. En se comportant comme un apprenti sorcier, l'être humain perturbe l'ordre naturel des choses voulu par Dieu et déclenche les désordres que sont les souffrances psycho-physiologiques et les morts spirituelle, psychique et physique. Ces désordres sont des signaux de cette nature voulue par Dieu pour signifier à l'être humain qu'il fait fausse route.

Il s'agit donc bien d'une pédagogie mais d'une pédagogie solidaire. La souffrance que subit telle ou telle personnes n'est pas nécessairement la conséquence d'un péché personnel, comme nous l'enseigne Jésus lui-même, à propos de l'aveugle-né, dans l'évangile de saint Jean : « Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que soient manifestées en lui les œuvres de Dieu » (Jn 9,3). En effet, comme nous l'enseigne l'apôtre saint Paul, nous formons tous un seul corps, le corps du Christ, et nous sommes tous en communion les uns avec les autres, autant pour le bien que pour le mal. C'est Bernanos, je crois, qui disait « Toute âme qui s'élève élève le monde, toute âme qui s'abaisse abaisse le monde ». Nous pouvons donc être appelés à souffrir, non seulement pour nos péchés, mais aussi pour ceux des autres. C'est-à-dire que nous pouvons être appelés à vivre une totale dépendance de Dieu, à travers nos souffrances, pour d'autres qui ne le peuvent pas pour l'instant, afin qu'ils puissent à leur tour s'ouvrir à Dieu. Mystère de la croix, scandale pour les uns, folie de Dieu pour les autres, mais source de vie pour les croyants.

Qu'en ce jour où le Christ, par son baptême, se met au rang des pécheurs pour les sauver, il nous accorde de savoir, nous aussi, nous rendre solidaires du péché du monde, afin que s'il permet que nous soyons éprouvés, il nous fasse participer à ses états intérieurs, non seulement pour notre transformation intérieure mais aussi pour la transformation du monde. Ainsi nous pourrions dire avec l'apôtre Paul : « J'achève en mon corps ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Eglise » !